

LE CIRQUE D'AMELIE

La vie sait s'accommoder des situations absurdes qu'elle a créées ; la mort sait tout autant s'en arranger. Qui y a-t-il de plus absurde que la mort ?

Les relations entre vivants et morts trouvent dans le cimetière un terrain de jeu idéal. Dans les allées gravillonnées, bordées de pierre, de marbre ou de granit, le temps égrène ses souvenirs, les ombres s'animent et les esprits s'éveillent. Si le lieu est propice à la méditation et à la rêverie, il est aussi le théâtre de situations insolites...

Quand la mort fait sa comédie, la vie joue sa tragédie.
De l'une à l'autre, il n'y a...qu'un souffle.

PERSONNAGES

Amélie
Jean Jacques
Bérengère
Valentin
Dolorès
Arcane
Raoul

SCENE 1

Au cimetière – Quelques tombes fleuries. Amélie est assise sur un siège pliant, au pied d'une tombe faisant face au public. L'éclairage est faible, limite pénombre. Sur la droite, un banc.

On entend le chant d'un oiseau.

Amélie : *(Tendant l'oreille)* Ah, ça, c'est une mésange !... *(Elle écoute à nouveau)* Ah non, c'est... *(Elle hésite)*... c'est une fauvette...oui, c'est une fauvette. *(Doutant)* Ah non, non, c'est pas une fauvette...c'est peut-être un pinson... oui, oui, c'est un pinson...Le pinson fait penser à la fauvette, parfois... Y'a un poème de Verlaine, je crois, qui parle du pinson... c'est... *(Elle cherche)* Non, non, c'est pas Verlaine, c'est Prévert... comment c'est, déjà...euh... *(Elle récite lentement)*

*Sous les ailes d'un tonneau
Le tonneau dans un verre
Dans un verre à Bordeaux
Bordeaux sur une falaise
Où rêve un vieux corbeau*

Ah ben non, c'est un corbeau...c'est pas un pinson, c'est un corbeau...C'est peut-être un corbeau qui chante là ?... Oui, oui, c'est un corbeau... *(Un temps)* C'est des restes de l'école, ça... J'aimais bien Prévert... C'était simple et facile à retenir, la preuve...

(Un temps)

(En direction de la tombe) Je suis allé voir le notaire... Dis, Jean Jacques, je suis quand même allé voir le notaire.... Je ne savais pas si tu avais pris des dispositions, si tu avais fait quelque chose...un testament par exemple... Il m'a dit que tu n'avais rien fait...Ca m'aurait étonné aussi, toi qui n'a jamais rien fait !... Mais non, c'est pas méchant Jean Jacques, je dis ça comme ça... Tu aurais pu avoir une dernière volonté... Avoue que ça aurait été le comble...t'en as jamais eu !... Mais Jean Jacques, le prend pas mal...faut bien dire quelque chose !...

Je préfère venir avec toi plutôt que de rester seule à la maison. Tu sais, je tourne en rond maintenant, comme un poisson rouge dans son bocal en verre. C'est monotone ! On a beau dire, mais... l'absence, ça fait un vide !

(Elle sort un sandwich de son sac et le mange) Mais non, ça n' fait pas grossir... y'a pas d' beurre, c'est le beurre qui fait grossir... Le sandwich, c'est pratique !... J'ai pas la tête à m'faire à manger.

Tu sais que les Duchenets sont partis ?... Oui, enfin !... Je ne les supportais plus... Et leurs gosses, quels sales gosses ! Mal élevés, mal éduqués, mal polis et sans éducation en plus !... Deux jardinières qu'ils m'ont cassées... Ca m'a coûté les yeux des fesses !... Hein ?...oui, la peau... ça m'a coûté la peau des yeux...La peau des fesses ? Si tu veux, ça m'a coûté la peau des fesses... Et Bérengère, tu sais qu'elle ne s'arrange pas !... Elle est de plus en plus bizarre dans sa tête. *(À voix basse)* Je m' demande si elle n'est pas ... folle... au deuxième degré, au moins...c'est triste !... Ne plus avoir qu'une voisine et une folle, c'est triste !... Quand tu parles avec elle, y' a deux mots sur quatre, quand c'est pas un sur deux, où tu comprends rien... enfin, moi toujours, je comprends rien... ou alors elle est cryptée et j'ai pas l' décodeur !... Et cette manie qu'elle a de se promener tout le temps avec son parapluie !... Le temps n'est pas changeant à ce point...

SCENE 2

Entrée d'un homme, un arrosoir à la main. Il s'arrête sur une tombe située derrière celle où est placée Amélie. L'homme fait face à la tombe dont on ne voit que l'arrière.

- Amélie :** *(A voix basse pour ne pas être entendue de l'homme)* Tu sais ce que j'ai oublié ?... Dis, Jean Jacques, tu sais ce que j'ai oublié ?... mon arrosoir. C'est pas grave, je vais emprunter celui du monsieur. Y'a un monsieur qu'en a un... Il n'a pas plu assez... Regarde, mes pensées sont déjà presque fanées... Les tiennes sont mortes ? Ne dis pas d' bêtises, Jean Jacques... Une tombe avec des fleurs fanées, c'est triste à mour... *(Se reprenant)* enfin, c'est triste !... Faut arroser ! *(Elle regarde le ciel)* Le temps est parti au sec. Tu te moques du temps ? Ah, c'est bien des réflexions de mort, ça !... Quand tu avais le jardin à arroser, tu disais pas la même chose !... *(L'homme s'est rendu compte qu'elle parlait seule)* J'attends qu'il ait fini... Il en met du temps... il arrose les fleurs artificielles ou quoi ? C'est pas idiot les fleurs artificielles, c'est moins d'entretien... Ca y est, il a fini... *(Se dirige vers l'homme)* Excusez-moi, Monsieur, est-ce que je peux vous emprunter votre arrosoir ?
- Valentin :** Mais bien sûr, je vous en prie.
- Amélie :** Vous êtes très aimable, monsieur. *(Faisant un signe de tête vers la tombe)* C'est votre femme ?
- Valentin :** C'est ma mère.
- Amélie :** Oh pardon ! C'est sa photo ? Elle fait jeune !
- Valentin :** Oui, sur la photo elle est jeune. C'est une vieille photo.
- Amélie :** Moi, c'est mon mari. Je n'ai pas mis de photo. Les photos, ça vieillit mal.
- Valentin :** Je trouve qu'une photo, c'est plus parlant. C'est comme si elle était encore là. *(Un temps)*...surtout que je n'avais qu'elle... *(Soupirant)* Ah là, là...ça change une vie, la mort ...la mort d'un proche.
- Amélie :** A qui l' dites-vous ?
- Valentin :** Ma mère et moi, nous étions unis dans le travail. On tenait un petit resto, rue des Dames, La Table de la Cuisine, ça s'appelait. On ne gagnait pas des mille et des cents mais ça suffisait à notre bonheur. Quelques couverts par jour... Elle était en cuisine, moi j'étais en salle... et puis...
- Amélie :** C'est vrai, la mort, ça change la vie de ceux qui restent.
- Valentin :** Oh là, là, à qui l' dites vous ? J'ai fermé... Seul, c'est impossible...je n' peux pas être en salle et en cuisine. La cuisine, de toute façon, c'est pas mon truc...le service oui, mais pas la cuisine. Et puis, je n'ai plus envie.
- Amélie :** Moi, c'est pareil. Depuis le départ de mon mari, je n'ai plus envie d' me faire à manger... C'est pas facile de remettre l'éponge à zéro !
- Valentin :** Ma mère était très douée pour la cuisine. C'était une vraie passionnée... une artiste, quoi ! Surtout en dessert. Sa spécialité, c'était le bavarois aux pommes... *(Il entre dans son rôle de serveur)* Un bavarois aux pommes avec son coulis de fraises servi sur un tapis de feuilles de menthe. Prendrez-vous un café ensuite ? *(Se reprenant)* Oh pardon, excusez-moi !
- Amélie :** Je vous en prie...ça...ça...ça donne envie ! Faudra m' donner la recette, j'adore la menthe. *(Elle se dirige avec l'arrosoir vers la tombe de son mari et arrose les fleurs. Après un temps, Valentin s'approche de la tombe)*

Valentin : Qu'est-ce qu'il a eu ?

Amélie : Il est mort.

Valentin : Oui, j'avais compris... mais qu'est-ce qu'il a eu ?

Amélie : Il a eu... comment dire ?... Il a été victime de... (*Elle cherche*)... Il a été victime de sa gourmandise en quelque sorte. Il a mangé une amanite.

Valentin : Une amanite ?

Amélie : Oui. Phalloïde.

Valentin : (*Etonné*) Oh, dites donc, quelle idée !... C'est vrai qu'on peut la confondre avec un comestible... L'amanite phalloïde a une chair blanche, parfois jaune verdâtre et on peut facilement la prendre pour... pour la russule verdoyante ou charbonnière... ou même l'agaric des bois.

Amélie : C'est possible ! Vous vous y connaissez en champignons ?

Valentin : Un peu. Bien préparés, c'est excellent !

Amélie : (*Ironique*) Et l'amanite phalloïde, vous la préparez comment, vous ?...Je plaisante... C'est sournois une amanite... Vous vous rendez compte, depuis son plus jeune âge, Jean Jacques avait un seul objectif (*S'empressant de préciser*) Jean Jacques, c'est mon mari...c'était mon mari, toujours le même objectif qu'il avait, constant dans ses idées, Jean Jacques, et à cause d'une amanite, le but de toute une vie s'est envolé. C'est fou ! (*Un temps*) C'est étonnant, quand même, comment on peut avoir toujours la même idée...

Valentin : Ca s'appelle une idée fixe.

Amélie : C'est ça, c'est une idée fixe qu'il avait...fixe et en plus spéciale...

Valentin : Ah bon ?

Amélie : Pensez-vous, il voulait être... clown. Pas juste pour rire, pour de vrai ! Je lui disais, Jean Jacques, clown, c'est pas un métier ! Jamais j'ai réussi à lui faire changer d'avis.

Valentin : C'est vrai que c'est une drôle d'idée mais... si c'était sa passion...si sa vie c'était de faire le clown...

Amélie : Sa vie, sa vie... c'était l'idée qu'il se faisait de sa vie... d'une vie idéale... c'était seulement dans ses rêves. Il n'a jamais été clown. De toute façon, il n'avait pas le profil. Pour être clown, faut avoir plusieurs cordes dans son sac. Et puis, c'est pas vraiment une branche qui recrute. Vous en avez déjà vu, vous, des annonces...euh...Cherche clown, avec ou sans expérience, sens de l'humour, du comique et du ridicule...sérieux s'abstenir ?... Moi, j'en ai jamais vu !... Il a été clown seulement dans sa tête, dans ses rêves quoi ! Il a rêvé, mais pour rien.

Valentin : On ne rêve jamais pour rien. Et puis, l'espoir fait vivre.

Amélie : Peut-être, mais... il est mort quand même !... Souvent l'espoir fait vivre, vous avez raison...l'espoir d'une vie meilleure... Pour nous les croyants (*Doutant*), vous êtes croyant ?... Oui, ça se voit... Quand on n'est pas croyant, on ne traîne pas dans un cimetière. Venir ici quand on n'est pas croyant c'est... c'est comme aller en discothèque quand on n'aime pas danser. On a l'air un peu niguedouille...

Valentin : Niguedouille ?

Amélie : Niguedouille, c'est un croisement entre un nigaud et une nouille. Niguedouille. Ça veut bien dire ce que ça veut dire !... Qu'est-ce que je vous disais déjà ?...

Valentin : Vous me parliez d'une vie meilleure.

Amélie : Ah oui, c'est ça ! Nous les croyants, on espère une vie meilleure et aussi... une mort heureuse, pas vrai ? *(Montrant l'arrosoir).* Bon, j' vais faire le plein. *(Juste avant de sortir)* Comment elle s'appelait votre mère ?

Valentin : Dolorès.

Amélie : Ah, c'est joli Dolorès ! Et vous ?

Valentin : Valentin.

Amélie : Valentin ? *(Elle fait la moue)* C'est moins bien ! *(Elle sort)*

NOIR

SCENE 3 **Valentin est devant la tombe de sa mère. Sur le banc, face au public, un homme habillé tout en noir est assis. Lunettes noires et chapeau noir. L'homme a Valentin dans son dos.**

Arcane : *(On devine derrière ses lunettes noires son regard fixé sur l'horizon. Très économe de ses mouvements, il parle lentement)* Dans les cimetières, on a l'impression que les gens cherchent quelque chose... Vous aussi sûrement, vous cherchez quelque chose ?

Valentin : *(Se demandant si c'est à lui qu'on parle)* Moi ? Euh, non, non...

Arcane : Vous avez perdu votre mère et en venant ici, quelque part, vous êtes à sa recherche.

Valentin : Comment vous savez que...

Arcane : Tout finit par se savoir ! *(Un temps)* On est bien ici, vous ne trouvez pas ?... C'est un lieu de méditation.

Valentin : De recueillement surtout !

Arcane : Le recueillement est le terreau de la méditation. J'aime ce lieu. J'aime l'atmosphère qui se dégage des cimetières... Les atmosphères, même... Elles sont variées et contrastées... J'aime les ambiances contrastées... Ici, les antipodes se mélangent. La vie côtoie la mort et, aussi paradoxal que cela puisse paraître, c'est un lieu plutôt convivial, vous ne trouvez pas ?

Valentin : *(Regardant autour de lui)* C'est une façon de voir les choses...

Arcane : Ce lieu est fait de contradictions. J'aime les contradictions... autant que les contradicteurs... Quand le vivant passe le portail d'entrée, il est triste. Son visage est grave, son allure est lente, ses pensées sont sombres... Pourtant, la tristesse ne devrait pas l'envahir... puisqu'il vient à la rencontre de ceux qu'il aime... enfin, croît-il ?

Amélie : *(Entrant subitement, elle s'adresse à Valentin sans se rendre compte de la présence d'Arcane)* Attendez... quand on s'est quitté, on disait quoi ?

Valentin : Vous me disiez « je vais faire le plein ».

- Amélie :** Ah oui, c'est vrai ! Bon ben alors, j'y vais. *(Elle ressort)*
- Valentin :** *(S'approchant lentement du banc)* J'ai l'impression qu'ici, tout le monde n'est pas logé à la même enseigne... Il me semble que... *(Il vient s'asseoir sur le banc)*... Il me semble que... par exemple, le monsieur qui repose *(Il montre la tombe de Jean Jacques)*... enfin, qui se repose... euh... disons qui habite là, il me semble qu'il n'a pas les mêmes conditions d'hébergement que...
- Arcane :** Détrompez-vous ! L'égalité de traitement est totale. Les termes du bail sont les mêmes pour tous.
- Valentin :** Pourtant, il m'avait semblé que...
- Arcane :** Il y a bien quelques différences, mais ce sont seulement des signes extérieurs de richesse... de richesse posthume, donc sans importance. Les différences sont le fruit de modes successives. Les modes et parfois le mauvais goût. Regardez bien autour de vous... les croix rondes en granit, ça ne se fait plus, par exemple... C'est comme les photos en médaillon, c'est dépassé, c'est même ringard. Les fleurs artificielles, n'en parlons pas, c'est totalement démodé. C'est même le signe d'une certaine avarice... Vous êtes commerçant, je crois ?
- Valentin :** *(Gêné)* Euh... euh... en fait, ma ... ma mère aimait les fleurs artificielles.
- Arcane :** Elle aimait. Croyez-vous qu'elle les aime encore ? C'est là le paradoxe. On croit faire plaisir en déposant des fleurs sur une tombe, c'est inutile. Fleurir une tombe est un rite superfétatoire. La seule personne à qui on fait réellement plaisir, c'est le fleuriste. Quand on est mort, il n'y a plus rien à apprécier, pas même des fleurs artificielles, aussi belles soient-elles.

SCENE 4 **Entrée d'Amélie avec l'arrosoir**

- Amélie :** L'avantage des fleurs artificielles, c'est qu'on n'a pas besoin de les arroser. Bonjour, monsieur.
- Arcane :** Bonjour, madame. Quelles soient naturelles ou artificielles, quand on a pris place dans le camp des alignés, toutes les fleurs sont inodores, invisibles, inutiles. Il est trop tard.
- Amélie :** Trop tard ? Pourquoi trop tard ? Il y a une vie après la mort.
- Arcane :** C'est une idée reçue, chère madame... L'homme vit, puis meurt, tôt ou tard mais il meurt d'une mort définitive. C'est une réalité parfois dure à accepter, j'en conviens, mais c'est une réalité. La perte d'un proche est une épreuve et la douleur est plus facile à supporter si on se persuade qu'il y a un monde meilleur, que ce cher disparu va continuer à vivre quelque part, qu'on le reverra... Ça aide à fermer les yeux sur cette cruelle réalité. Mais c'est une parade... La négation de la mort a été inventée par l'homme. Pour refuser l'évidence, il a décrété l'existence d'une vie éternelle, l'existence du Paradis... C'est rassurant, c'est consolant mais, si vous permettez... c'est du pipo !
- Amélie :** Je suis désolée de vous contredire mais... si vous permettez, c'est vous qui jouez du pipo. Et ça, c'est une réalité bien réelle... Allez-y, pendant que vous y êtes, dites que Dieu n'existe pas ! Au passage, je vous signale qu'ici, vous êtes dans une annexe de la maison mère. *(Elle lève le doigt au ciel)* Là où il y a le Père, c'est la maison mère... Ici, c'est un dépôt...
- Arcane :** Ah là, là... Dieu ! Vous le mettez à toutes les sauces, votre Dieu... Ce n'est pas Dieu qui a créé l'homme, chère madame, mais l'homme qui a créé Dieu... qui l'a

imaginé. Dieu n'existe pas. Dieu, c'est une invention marketing fabriquée de toutes pièces par les vendeurs d'espérance.

Amélie : Dites, c'est quoi votre secte ?

Arcane : Je me demande qui de nous deux est le plus sectaire ! Vous devriez utiliser à bon escient la faculté qui vous a été consentie, celle de raisonner. C'est d'ailleurs elle, entre autres, qui vous distingue de la fleur artificielle. La raison est une matière première qu'il faut cultiver avec soin et tous les jours, chère madame...

Amélie : Arrêtez de m'appeler chère madame, s'il vous plaît ! Et puis votre raison à vous, elle a tort ! Non seulement vous jouez du pipo mais c'est du pipo de fanfare militaire. Désolée de vous contredire, mais j'ai une info qui devrait définitivement étouffer le son de votre instrument. Moi, Amélie Fraconi qui vous parle, je suis en relation avec mon défunt mari. Ah, ah ! Ca vous coupe le sifflet, ça ! Oui monsieur, mon mari, Jean Jacques Fraconi, mort ici présent (*Elle montre la tombe*) est la preuve vivante que votre théorie ne tient pas et que vous êtes un imposteur. Oui, oui, parfaitement, je communique régulièrement avec mon mari...

Arcane : (*Se moquant*) Les progrès techniques sont éblouissants. Vous avez un forfait Monde Télécom, que dis-je, Univers Télécom ? Avez-vous pris l'option double appel ? C'est très pratique !

Amélie : Double appel, double appel, attendez, vous allez voir... (*S'adresse à son mari*) Jean Jacques ?... Jean Jacques ?... Dis, Jean Jacques, tu m'entends ?... Jean Jacques, c'est Amélie qui te parle... Allo Jean Jacques ? Jean Jacques... Allo Jean Jacques, tu m'entends ? (*A Arcane*) A cause de vous, ça capte plus !

Arcane : Vous m'en voyez navré, madame. (*Se moquant*) Je vais prendre congé... Je ne veux pas créer d'interférence sur votre ligne. (*Il se lève et sort de sa poche une canne blanche télescopique d'aveugle*) Les ondes sont parfois mystérieuses. Je vous salue, madame... Sachez que vous ne m'avez pas laissé indifférent. Au plaisir de vous revoir. (*En sortant, à Valentin*) Au revoir, monsieur (*Il disparaît*)

Amélie : (*A Valentin*) Quel sans gêne, celui-là ! Y'en a vraiment qui n'ont pas froid aux yeux !

NOIR

SCENE 5

Au salon – Deux fauteuils, une chaise, un portemanteau - Jean Jacques lit son journal. Il parle à une personne dans la pièce voisine. L'éclairage est maximum.

Jean Jacques : C'est une surprise, c'est une surprise !... Si je te dis tout avant, ce n'est plus une surprise. (*A lui-même*) C'est bien les femmes ça ! Elles veulent des surprises, mais faudrait montrer le cadeau avant de l'emballer... Tu mettras une tenue des grands jours, hein ? Tu peux pas te tromper, t'en a qu'une... (*Il pose son journal et sort deux balles de sa poche puis se met à jongler*) Elle n'a pas beaucoup servi, c'est vrai.... Ce n'est pas plus mal...une tenue des grands jours qui sert souvent, s'abîme trop vite.... Moi, je mettrai mon nœud papillon.

Amélie : (*Entrant avec une tasse de thé*) A quoi tu joues ?

Jean Jacques : Je ne joue pas, Amélie, je m'entraîne.

Amélie : Tu perds ton temps.

Jean Jacques : Ca peut servir de savoir jongler...le jour où j'aurai mon cirque...

Amélie : On ne s'improvise pas du jour au lendemain tenancier d'un cirque, Jean Jacques. C'est comme... chirurgien ou cosmonaute, ça se prépare, faut faire des études pour.

Jean Jacques : Et bien, tu vois, là... je suis en train d'étudier.

Amélie : Arrête de penser à ta piste aux étoiles ! ... Tu rêves ! *(Elle s'assoit - Un temps)* Tiens, tu sais à quoi j'ai rêvé cette nuit ?

Jean Jacques : Non.

Amélie : J'ai rêvé que tu étais mort.

Jean Jacques : Sympathique !

Amélie : T'as déjà pensé à ta mort ?

Jean Jacques : Non, pas vraiment. Je devrais ?... J' te sens impatiente.

Amélie : Pas du tout, mais... c'était étrange... Et tu vas rire, j'avais oublié l'arrosoir.

Jean Jacques : Où ça ?

Amélie : Au cimetière. Qu'est-ce que c'est calme un cimetière !

Jean Jacques : Oui, généralement les cimetières sont assez reposants. *(Un temps)*

Amélie : Tu voudrais ta photo sur la tombe, ou pas ?

Jean Jacques : Attends, tu m' prépares une surprise ou quoi ?

Amélie : Non, non, mais j'ai papoté avec un monsieur qui avait enterré sa mère avec sa photo... enfin, il avait mis sa mère en photo sur la tombe...comment ça s'appelle ?... *(Elle cherche)* euh... en médaillon, c'est ça ! Il avait mis sa mère en médaillon.

Jean Jacques : Attends, j'ai du mal à te suivre ! Tu as papoté avec un monsieur, où ?

Amélie : Au cimetière, je te dis. J'ai rêvé que tu étais mort et j'étais sur ta tombe, tout simplement.

Jean Jacques : Ah oui, tout simplement... et t'appelles ça un rêve ? C'était pas plutôt un cauchemar ?

Amélie : Si tu veux ! Ne le prend pas mal, Jean Jacques, mais finalement...c'était agréable... Je te parlais et tu me répondais...on avait une certaine...comment on dit ? *(Elle cherche)* ... connivence.

Jean Jacques : C'est réconfortant de savoir que même mort, j'ai de la conversation. Et qu'est-ce que je te disais ?

Amélie : Je ne sais plus... des choses sans importance.

Jean Jacques : J'ai de la conversation, mais ... sans intérêt !

Amélie : Dis-moi franchement, t'as déjà pensé à ta mort ? As-tu imaginé comment c'était après ?...

Jean Jacques : Pas du tout ! Ce n'est pas du tout au centre de mes préoccupations quotidiennes. Surtout en ce moment... j'ai trop de projets. Tu penses bien que préparer ma mort serait fatalement au détriment du reste.

- Amélie :** Quel monde à ton enterrement ! ... Impensable ! Et pourtant il faisait froid.
- Jean Jacques :** C'est vrai, j'ai remarqué que souvent, il faisait froid aux enterrements. Combien de fois j' me les suis gelé les pieds aux obsèques... à rester immobile, la tête enfoncée dans les épaules... sans savoir si de remuer le plus petit des orteils, c'était mieux ou si, au contraire, ça favorisait l'arrivée d'une paralysie totale... Aux enterrements, le temps est souvent plus froid que le mort... On y attrape facilement la crève.
- Amélie :** Tu as raison...oui, oui, tu as raison !... J'ai pas souvenir d'être allé à un enterrement quand le mercure bat ses records, au plus chaud d'un mois d'août par exemple, quand il fait bon entrer dans une église pour se rafraîchir...
- Jean Jacques :** L'été n'est pas non plus la saison idéale pour mourir. En été, il fait bon vivre. Les jours sont plus longs, les fleurs plus odorantes...
- Amélie :** On choisit rarement le jour de sa mort. Quand la dame en noir a décidé de s'exécuter... elle t'exécute, froidement !... Souvent sans s'annoncer, au mépris même des règles de bienséance... C'est bien connu, elle n'a aucun savoir vivre....En tous les cas, y'avait du monde... oh là, là, c'était plein à craquer ! Y'avait même des gens que je n' connaissais pas... beaucoup de gens que je n'avais jamais vus... à tel point qu'à un moment, tu vas rire, j' me suis demandé si je n' m'étais pas trompée d'enterrement... (*Un temps*) Y'avait les De la Patelière. Ils étaient là tous les deux. Qu'est-ce qu'il est élégant cet homme là !
- Jean Jacques :** (*Outré*) Quoi ? Les De la Patelière étaient là ?
- Amélie :** Oui, oui, au 7^{ème} ou 8^{ème} rang. Il a une sacrée belle allure cet homme... élancé... svelte... Ses cheveux poivre et sel lui donnent un style anglais, tu ne trouves pas ?
- Jean Jacques :** C'est normal, il est anglais !
- Amélie :** Alors, c'est pour ça !
- Jean Jacques :** Je haïs ce type. Qu'est-ce qu'il foutait à mon enterrement ? Tu veux me le dire, qu'est-ce qu'il faisait à mon enterrement, ce con ? Elle, c'est pareil, je la déteste...
- Amélie :** Si tu avais vu comment elle était habillée, tu te s' rais retourné dans ton cercueil...Innommable ! Une robe noire en tulle froissé, d'un mauvais goût, on aurait dit la veuve. C'était laid ! Et puis, ses lunettes à doubles foyers, quelle horreur ! Ca donne un effet loupe, ça n'arrange rien ! Ca lui fait des yeux disproportionnés, tu sais, un peu comme ceux dessinés par les enfants au cours préparatoire... Ils ne vont vraiment pas ensemble.
- Jean Jacques :** Ses yeux ?
- Amélie :** Non, les De la Patelière ne vont pas ensemble !
- Jean Jacques :** Mais qu'est-ce qu'ils foutaient là ?
- Amélie :** Jean Jacques, c'était dans mon rêve... Ca n'a pas de valeur contractuelle !
- Jean Jacques :** Alors, note bien ce que je te dis, si je dois disparaître avant toi, je ne veux pas les voir à mon enterrement !
- Amélie :** On ne va pas en faire une affaire d'Etat de ton enterrement... Epargne-moi les tracasseries... Tu ne veux quand même pas que j'envoie des invitations ...
- Jean Jacques :** Et pourquoi pas ?

SCENE 6**Entrée de Bérengère avec un parapluie rouge fermé qui lui sert de béquille**

Jean Jacques : Tiens, Bérengère, les De la Patelière, vous les aimez, vous ?

Bérengère : J'ai croisé un chat noir dans la machine à laver. On n' va pas ravoir les couleurs, ça c'est sûr ! Et puis va savoir comment il était à l'origine... Bleu ou vert ou...ou jaune, pourquoi pas ? Y'a bien des flamands roses ! De toute façon, j'aime pas les livres de poche, ça les déforme !...

Jean Jacques : Bérengère, les De la Patelière, vous les aimez ?

Bérengère : Comment ?

Jean Jacques : Non, c'est pas grave, laissez tomber !

Bérengère : Pas vraiment...je n' les aime pas vraiment, les De la Patelière.

Jean Jacques : (*A Amélie*) Tiens !

Bérengère : Pourquoi vous me demandez ça ?

Jean Jacques : Parce que je m'oppose fermement à ce qu'ils soient là, à mon enterrement.

Bérengère : Ah bon, c'est prévu quand ?

Jean Jacques : (*Sèchement*) Peu importe ! Que ce soit dans huit jours ou dans trente ans, c'est pareil.

Bérengère : Dans huit jours ? (*Elle réfléchit*) Qu'est-ce que j'ai, moi, dans huit jours ? (*Elle cherche*)... Dans huit jours...ça devrait être possible...oui, je pense pouvoir y être... dans 30 ans, c'est moins sûr !

Amélie : Oh Bérengère, vous nous enterrez tous !

Bérengère : Que Dieu vous écoute ! J'aime bien aller aux enterrements... Ca me sort !

Jean Jacques : Heureux de savoir que ça vous fera plaisir d'être à mes côtés ce jour là.

Bérengère : J'ai pas dit ça, Jean Jacques, j'ai pas dit ça...mais si Dieu me prête vie, j'y serais...et à l'heure... y'aura du monde sûrement...

Amélie : (*Ironique*) Ce sera sur invitation.

Bérengère : Alors, j'en veux bien une...

Jean Jacques : Soyez patiente, Bérengère !... Je ne quitterai pas ce monde sans avoir réussi ce pour quoi je suis né. Tant que je n'aurai pas atteint mon objectif, je reste.

Bérengère : Moi, c'est pareil, j'ai pas d'objectif mais je reste. La vie, c'est bien quand même !... Ce n'est qu'un passage, mais c'est bien !... La vie n'est qu'un passage alors que la mort, c'est une éternité...y'a le temps pour l'éternité !

Jean Jacques : C'est juste ! La vie est un passage sur terre, la mort est une éternité sous terre. Moi, je ne changerai pas d'étage sans avoir été clown.

Amélie : (*Moqueuse*) Tu vas vivre très vieux, Jean Jacques, c'est sûr, tu vas vivre très vieux.

Jean Jacques : Je veux et je serai clown, Amélie... tu comprends ça ? Et vous Bérengère, vous comprenez ça ?

Béregère : Oh oui, je comprends. Moi, je voulais être hôtesse de l'air...seulement, j'ai très vite pris conscience de mes limites... au lieu de m'obstiner, j' me suis déconcentrée de l'objectif. C'est quand on prend conscience de ses limites qu'on voit ses capacités et j'ai réussi à être secrétaire à la MJC des Cordeliers ! L'important, c'est de prendre conscience, Jean Jacques...faut prendre conscience !... Vous attendez quoi ? Ça fait des années que j' vous entends dire la même chose...Y'a un moment où faut passer à l'acte... faut le faire, sinon faut passer à autre chose !

Jean Jacques : Je veux être clown dans mon propre cirque...

Béregère : Et ça se vend où un cirque ? Allez en acheter un !

Jean Jacques : Ça vaut de l'argent Béregère...

Béregère : Combien il vous faut ?

Amélie : *(Energique, à Béregère)* Ah non, surtout pas !

Jean Jacques : *(Enthousiaste)* Vous feriez ça, Béregère ?

Béregère : Ca quoi ?

Jean Jacques : Vous pourriez m'aider ? J' veux dire... financièrement ?

Béregère : Ah non, non... je vous demandais juste combien il vous faut pour acheter un cirque, j'ai pas dit autre chose... *(Amélie pousse un ouf de soulagement)* C'est juste par curiosité. Y'a des choses sur lesquelles on n'a pas d'idées... le prix d'un cirque, alors là, j'ai même pas de fourchettes...Je n' sais pas si c'est cher, pas cher, si ça se négocie, si on achète le stock, les animaux, les numéros... je ne sais même pas combien ça vaut un trapèze... De toute façon, c'est pas avec ma petite retraite que je vais me lancer dans le spectacle.

Jean Jacques : J'ai cru un instant que mon futur se rapprochait. Dommage !

Béregère : Votre futur, il est comme le mien, il est incertain. Le futur c'est très hypothétique. C'est pour ça qu'il ne faut pas y prêter attention. Seul le présent compte, Jean Jacques. Le bonheur est dans le présent. Qu'est ce qu'on en a à faire du futur. Le seul futur qui compte, c'est le futur de l'instant présent. Pas le futur lointain, non, non, le futur très proche ou si vous préférez...le présent postérieur.

Jean Jacques : Mon présent postérieur, c'est aussi mon futur intérieur.

Amélie : Futur intérieur, tu parles ! Tu veux mon avis, Jean Jacques ? Ton présent est déjà imparfait, alors ton futur, celui dont tu rêves, c'est pas demain la veille !

NOIR

SCENE 7

Au Restaurant - Deux tables rondes avec couverts dressés. Au fond de la salle, sur la droite, un petit bar. Sur la gauche, une porte donnant à la cuisine.

Dolorès : *(Derrière le bar, Dolorès essuie des verres et chantonne « Les amants d'un jour » de Piaf)* Moi j'essuie les verres au fond du café, j'ai bien trop à faire pour pouvoir rêver, et dans ce décor banal à pleurer... la la la la la... la la la la la... Moi j'essuie les verres au fond du café, j'ai bien trop à faire pour pouvoir rêver, et dans ce décor banal à pleurer, il me semble encore les voir arriver... *(La porte s'ouvre, Jean Jaques et Amélie entrent)* Bonsoir, messieurs dames !

Jean Jacques : Bonsoir ! Nous avons réservé pour deux personnes au nom de Fraconi.

Dolorès : Très bien, suivez-moi. *(Elle va vers une table de deux couverts – Tire une chaise et enlève la pancarte « réservé »)*. Je vous en prie. J'appelle le serveur. *(Elle sort par la porte qui donne dans la cuisine - Jean Jacques et Amélie s'installent)*

Jean Jacques : Il paraît que c'est une très bonne table.

Amélie : *(Regardant autour d'elle)* On doit être les seuls à l' savoir... *(Un temps)* Je suis très impatiente de connaître ce que tu as à me dire. C'est sûrement très important...En vingt ans de mariage, c'est la première fois que tu m'invites au restaurant.

Valentin : Bonjour, messieurs dames ! Bienvenus ! *(A Jean Jacques)* Tout est prêt, monsieur. Pour le champagne, vous préférez un blanc de blancs, un demi-sec ou un rosé ?

Jean Jacques : Amélie, que veux-tu ?

Amélie : Blanc de blancs, demi-sec ou rosé ... j'en sais rien !

Valentin : Je vous laisse réfléchir deux secondes, je reviens. *(Il s'en va)*

Amélie : *(Pensive)* Ce serveur, je le connais... je l'ai vu quelque part...

Jean Jacques : Ici peut-être !

Amélie : C'est la première fois que j'y mets les pieds... Où est-ce que je l'ai vu ?

Jean Jacques : Plus on cherche moins on trouve.

Amélie : Ah, ça m'agace de ne pas trouver.

Jean Jacques : Moi, ça m'agace que tu cherches.

Amélie : A l'anniversaire de Michel ! Oui, oui... c'est lui qui dansait torse nu, à la fin, sur la terrasse avec Françoise.

Jean Jacques : Non. C'est pas lui, j'en suis sûr ! Il avait un tatouage dans le cou.

Amélie : Tu es sûr ?

Jean Jacques : Sûr. Et puis ça n'a pas d'importance ! Tu ne vas pas passer la soirée à chercher ! As-tu choisi ?

Amélie : Euh... à vrai dire, j'hésite.

Jean Jacques : Entre quoi et quoi ?

Amélie : Entre... l'anniversaire de Michel et... la fête du château. Oui, c'est ça, il était à la fête du château, le soir...

Jean Jacques : *(Pressé de changer de sujet)* Parfait, c'est à la fête du château ! As-tu fait ton choix pour le champagne ?

Amélie : Euh... rosé.

Jean Jacques : Moi aussi.

Retour du serveur.

Valentin : Alors ?

Jean Jacques : Champagne rosé, s'il vous plaît.

Valentin : Parfait (*Il repart*)

Amélie : Ah non, non, c'est pas à la fête du château que je l'ai vu...

Jean Jacques : (*Enervé*) Ecoute, invite-le à dîner... je lui laisse la place si tu veux...

Amélie : Non, non, excuse-moi, tu as raison, ça n'a pas d'importance ! Bon, alors je t'écoute... Pourquoi ce dîner aux chandelles... sans chandelles ?

Jean Jacques : D'abord, j'ai une question à te poser, Amélie... Je crois connaître ta réponse, mais je préfère vérifier. Dis-moi...comment tu trouves... ta vie ?

Valentin : Voilà deux champagnes rosés. (*Il apporte deux coupes sur un plateau et retourne en cuisine*)

Jean Jacques : A la notre (*Ils trinquent et boivent*) Alors, ta vie, comment tu la trouves ?

Amélie : (*Etonnée*) Ma vie ? Comment je trouve ma vie ? Quelle question ? Ma vie, je la trouve...vivable, sans plus...

Jean Jacques : C'est la réponse que j'attendais...Je suis d'accord avec toi, elle est vivable sans plus. Il y a un âge où il faut changer de vie avant que ce soit elle qui te change. Qu'en penses-tu ?

Amélie : (*Fait la moue*) Peut-être ! Bon vas-y, accouche...c'est pas la peine de tourner ta langue sept fois autour du pot.

Jean Jacques : Tu as raison, venons en à l'essentiel...J'ai décidé de tout plaquer.

Amélie : (*Surprise*) Tout plaquer ? Ah ben merci, ça fait plaisir ! Tu n'y vas pas par le dos de la main morte.

Jean Jacques : Non, non, je veux tout plaquer mais avec toi...On change de cap ! Qu'est-ce qui nous retient ici ? On est attaché à nos habitudes comme des vieux bateaux amarrés dans un port. On est là à tanguer au gré du vent...notre coque s'effrite un peu plus tous les jours et...petit à petit on finit par prendre l'eau. Tu ne trouves pas que tu prends l'eau, Amélie ? Faut larguer les amarres !... Dans notre port, y' a que des vieux rafiots qui font du sur place. J'en ai marre de voir les beaux voiliers passer au loin. Alors, prenons le large...

Amélie : Qu'est-ce que tu me racontes ? Tu es fou ! Mais oui, tu es fou ! Les vieux rafiots, une fois au large, ne seront jamais de beaux voiliers.

Jean Jacques : Ce n'est pas ce que je veux dire...

Amélie : Oui, j'ai compris, je n' suis pas idiote !... Cela dit, l'herbe n'est pas plus verte dans le port du voisin.

Jean Jacques : Ecoute, j'ai trouvé un truc idéal pour prendre le large. J'ai dégotté une vieille caravane en parfait état. Je fais mettre une boule sur la Mégane et hop, on part à l'aventure.

Amélie : Une caravane ? Et comment tu largues les amarres avec une caravane ? C'est pas larguer les amarres, c'est... lâchez les gaz ! C'est une caravane amphibie peut-être ?... Une caravane pour aller où ?

Jean Jacques : On s'en moque ! On se laisse porter par le vent...

Amélie : Alors un conseil, Jean Jacques...si tu lèves le nez au ciel, tu vas vite te rendre compte que le temps s'assombrit, tu vas prendre une bourrasque sur la tête qui va faire démâter ta caravane. T'es complètement fou, mon pauvre Jean Jacques !

Pars tout seul si tu veux, moi je reste attachée à ma... à ma bite d'amarrage. Et en plus, tu ne sais même pas où tu vas. Et tu vas vivre de quoi ? D'amour et d'eau salée ?

Jean Jacques : Dans la caravane, devine ce qu'il y a ? Devine... *(Un temps)* Tu ne vois pas ? Une toile rouge... une toile rouge de cirque ambulante.

Amélie : Quoi ? Un cirque ?

Jean Jacques : Disons, une toile de cirque miniature.

Amélie : Un cirque miniature ? Mais c'est ton cerveau qui est miniature ! Un autre conseil, Jean Jacques, descends tout de suite de ton trapèze et vite.

Jean Jacques : C'est un petit chapiteau Amélie, tout petit. On le monte en vingt minutes à deux, chrono en main. En fait, c'est une grande toile de tente, si tu veux aller par là...

Amélie : Ah mais justement, je ne veux pas aller par là... Vingt minutes chrono ?... Et une fois montée, ta tente, tu la loues à des berbères égarés ?

Jean Jacques : Ecoute Amélie, avec cette toile on va de village en village, on s'installe sur une place, on fait un petit spectacle, ensuite on démonte, le lendemain on fait cinquante kilomètres, on se réinstalle, on refait le petit spectacle, on re-démonte, on repart, on recommence... c'est tout simple...

Amélie : *(Ironique)* C'est tout simple !

Jean Jacques : Oui, oui, avec un spectacle tout simple... j'ai imaginé un spectacle clownesque...

Amélie : *(Se moquant)* Bien sûr, un spectacle de clown clownesque tout simple avec un tout petit clown de rien du tout, tout simple aussi... Oui, oui, c'est génial...toi, tu fais le clown et moi je suis à la caisse ! La vie rêvée quoi ! C'est ça ton plan ?

Jean Jacques : Pas du tout. T'es pas à la caisse, disons... t'es pas qu'à la caisse...t'es aussi avec moi sur la piste... un numéro à deux... J'ai déjà pensé à Zébulon et Mandoline.

Amélie : Qui c'est, ces deux là ?

Jean Jacques : Zébulon, c'est moi et toi, c'est Mandoline.

Amélie : Alors là, c'est la goutte d'eau qui dépasse les bornes. Jean Jacques, tu perds la tête, on va rentrer... Tu veux que j'appelle une ambulance.

Jean Jacques : Amélie, je suis sérieux.

Amélie : Oui, je vois bien que tu es sérieux. Tu es un clown sérieux et c'est pas drôle ! Reviens les pieds sur terre, Jean Jacques !... *(Récitant)* Quand le rêveur revient à la vie, la vie parfois lui sourit, plus souvent lui règle son compte et le congédie.

Jean Jacques : Ca, c'est bien dit !

Amélie : Ce n'est pas d'moi ! C'est facile à retenir, c'est du Prévert !

Valentin : *(Arrivant de la cuisine avec un plateau)* Voici pour commencer une sélection de tapas, banderillas et autres croquetas accompagnés d'un verre de Pinot Blanc.

Jean Jacques : Merci *(Valentin s'en va - A Amélie)* Mon spectacle s'adresse à tous, Amélie... en priorité aux enfants mais aussi aux autres... Les petits, les grands, les jeunes, les moins jeunes...

Amélie : *(Ironique)* Les animaux, les abribus, les bancs publics aussi ?

- Jean Jacques :** En priorité, les enfants. Les enfants adorent les histoires racontées par les clowns...
- Amélie :** Incroyable ! Tu te vois faire le pitre tous les soirs avec un nez rouge et une veste à carreaux ? Faire les mêmes grimaces, raconter les mêmes bêtises... T'as un grain, Jean Jacques. Pour être clown, je te l'ai déjà dit, faut avoir un grain et en plus dans une caravane, c'est vraiment un très gros grain.
- Jean Jacques :** (*Hilare*) Comme ils disent à la météo marine !
- Amélie :** Comment ?
- Jean Jacques :** Non, rien. C'est surtout pour amuser les enfants, Amélie !
- Amélie :** Faut pas leur raconter des bêtises aux enfants ! C'est à cause des clowns que le monde est dérégulé. Faut pas s'étonner du résultat après ! Comment expliques-tu que les enfants à quatre ou cinq ans sont des anges adorables, parfois turbulents mais adorables et pourtant, y'en a qui deviennent terroristes ?... Tu n'es pas fait pour être clown, Jean Jacques ! Tu n'es pas drôle et tu ne vas pas les faire rire les enfants. Tu vas faire un bide... je te connais, tu ne supporteras pas... tu vas te mettre une balle dans la tête.
- Jean Jacques :** Une balle dans la tête... Oh oui, c'est bien ça... ça me donne une idée !... Ecoute... (*Il réfléchit en même temps qu'il parle*) Je rentre sur la piste avec mon nez rouge et ma chemise à fleurs ou une veste à carreaux, si tu préfères... dans la main gauche une valise, dans la droite... un pistolet... tu vois la scène ? Je fais deux ou trois tours de piste le nez en l'air, je me prends les pieds dans un tapis imaginaire... je fais un roulé boulé, tu me suis toujours ?... Je me relève, je monte sur ma valise et là, je mets le pistolet sur la tempe, comme ça (*Il mime*) et je dis : les enfants, si vous ne riez pas... je tire... C'est drôle, non ?
- Amélie :** (*Sérieusement*) Désopilant !... Pour être drôle, c'est drôle !... Un conseil, surtout ne charge pas ton pistolet ! Ton premier numéro risquerait d'être le dernier, ah, ah... (*Moqueuse*) T'imagines le lendemain dans le journal... « Jean Jacques Fraconi fait ses adieux au music hall, le soir de sa première », ah, ah, ah... (*Elle boit son verre de vin d'un trait*) Excuse-moi, mais faut que j' m'irrigue l'esprit... (*Elle finit le verre de Jean Jacques*)
- Valentin :** (*Arrivant de la cuisine*) Et pour continuer deux rougets à la fondue d'endives accompagnés d'une fricassée de champignons frais...
- Jean Jacques :** C'est la saison des champignons ?
- Amélie :** (*En servant le vin*) C'est toujours la saison pour les champignons en boîte !
- Valentin :** Ce sont des champignons frais, madame, cueillis à la main par nos soins...
- Amélie :** Ah oui ? Et d'où viennent-ils ?
- Valentin :** On ne donne jamais son coin à champignons.
- Amélie :** Et la traçabilité, vous en faites quoi ? Si je prends du veau, vous allez me dire son âge, son petit nom et la couleur des yeux d' sa mère... les champignons, c'est pareil... la provenance, ça m'intéresse... (*Se ravisant*) Je vous taquine, l'important... c'est qu'ils soient frais...
- Valentin :** Ils le sont.
- Amélie :** Alors, parfait !

Valentin : Pour le dessert, ensuite, je vous propose la spécialité de la maison, le bavarois aux pommes avec son coulis de fraises servi sur un tapis de feuille de menthe... c'est très très savoureux...

Amélie : Un bavarois ? Très bien.

Valentin : Bonne continuation, messieurs dames. *(Il repart et va derrière le bar)*

Amélie : *(A Jean Jacques et à voix basse)* Ca y est, je sais où je l'ai vu. Au cimetière.

Jean Jacques : Au cimetière ?

Amélie : Oui, au cimetière, quand j'étais sur ta tombe. Lui était sur celle de sa mère. Oui, oui, c'est au cimetière. *(Interpellant Valentin)* Excusez-moi, monsieur...depuis que je suis arrivée, je cherchais en vain l'endroit où je vous avais rencontré et je viens de trouver. On s'est vu au cimetière, vous m'avez gentiment prêté votre arrosoir.

Valentin : *(Ne comprenant pas)* Mon arrosoir ?

Amélie : Oui, oui... encore merci ! Je n'avais pas pensé à prendre le mien. *(Voyant que Valentin ne la remet pas)* Mais si, j'ai même trouvé que votre mère faisait jeune sur la photo...La photo, sur sa tombe...

Valentin : *(Se rapprochant de la table)* Ma mère ? Mais ma mère n'est pas morte, elle est en cuisine.

Amélie : *(Stupéfaite)* Votre mère est en cuisine ? Alors, sûrement plus pour longtemps !... Autant vous le dire tout de suite... je préfère être franche...pour votre mère...faut vous préparer au pire !

SCENE 8 **La porte du restaurant s'ouvre. Arcane entre.**

Valentin : *(À Amélie)* Excusez-moi ! Je reviens *(Il se dirige vers Arcane)* Bonjour, monsieur.

Arcane : Bonjour. Un couvert c'est possible ?

Valentin : Bien sûr ! Venez, je vous installe. Prenez place *(Il l'accompagne à une table. Amélie est de dos et ne voit pas Arcane)*

Arcane : Je prendrai une salade verte, nature et sans sauce s'il vous plaît.

Valentin : Euh, parfait ! *(Il va en cuisine)*

Amélie : *(Se retournant vers Arcane)* Mon Dieu !

Jean Jacques : Quoi, mon Dieu ?

Amélie : *(A voix basse)* L'homme là... tu as vu qui c'est ?

Jean Jacques : Ne me dit pas que lui aussi tu l'as vu quelque part ?

Amélie : Si. Je l'ai vu quelque part et je sais très bien où... Je l'ai vu au cimetière. *(Elle boit à nouveau son verre d'un trait)*

Jean Jacques : Encore ? Amélie, j'ai comme l'impression qu'il y a quelque chose qui ne va pas... Tu es fatiguée certainement...Tu as raison, rentrons tous les deux en ambulance...

Amélie : Il était au cimetière je te dis et il s'est même moqué de moi parce que je te parlais. Le serveur est témoin... demande-lui !

Valentin : *(De retour à la table de Jean Jacques et d'Amélie - A Amélie)* Excusez-moi, vous me parliez de ma mère... vous disiez ?...

Jean Jacques : Vous connaissez cet homme au chapeau ?

Valentin : Cet homme au chapeau ? Euh..., oui... non, enfin si, c'est... c'est un client qui m'a commandé une salade nature sans sauce...

Amélie : *(A Jean Jacques)* Tu vois, ils se connaissent.

Jean Jacques : Qu'ils se connaissent, c'est une chose... qu'ils te connaissent en est une autre. Tu rêves, Amélie !

Amélie : Pas du tout. Je sais ce que je dis ! *(A Valentin)* Confirmez à Jean Jacques que c'est bien au cimetière qu'on s'est vu, quand j'étais sur sa tombe *(Elle désigne Jean Jacques)*

Valentin : Excusez-moi, mais... je ne savais pas que monsieur était décédé.

Jean Jacques : Moi non plus !

Amélie : Mais enfin, vous m'avez prêté votre arrosoir...

Valentin : Ca m'étonnerait !... Je ne prête jamais mon arrosoir.

Jean Jacques : Vous avez bien raison ! Un arrosoir, c'est personnel. Il y a deux choses qu'on ne doit jamais prêter, sa brosse à dents et son arrosoir... *(A Amélie)* Tu vois, c'était pas l'arrosoir de monsieur !

Amélie : Vous me prenez pour une folle ? *(A Valentin)* Attendez...ici, on est bien euh... on est bien sur La Table de la Cuisine ?

Valentin : *(Rectifiant)* A...à La Table de la Cuisine, le restaurant s'appelle La Table de la Cuisine.

Amélie : C'est bien ça ! Vous deviez même me donner la recette du bavarois de...de feuilles de menthe...

Jean Jacques : D'accord Amélie, le monsieur va te la donner ! *(A Valentin)* Soyez gentil, donnez lui sa recette et on s'en va...

Amélie : Ah non alors ! Attendez ! *(Elle se lève et se dirige vers l'homme au chapeau)* Excusez-moi de vous importuner comme un cheveu dans un jeu de quilles mais... est-ce que vous pouvez confirmer à ces messieurs, qu'on s'est déjà vu ?

Arcane : *(Sans la regarder)* Moi, je vous aurai vu ?

Amélie : Oui, oui, vous me reconnaissez, n'est-ce pas ?

Arcane : Je reconnais surtout les timbres de voix. Votre voix ne laisse pas indifférent, c'est certain !

Amélie : *(Vers Jean Jacques et Valentin)* Voyez ! *(A Arcane)* On s'est vu sur la tombe de mon mari, c'est exact ! Pourriez-vous dire précisément à ces deux sceptiques, où c'était ?

Arcane : Sur la tombe de votre mari, sur la tombe de votre mari... c'était au cimetière, non ?

Amélie : *(A Jean Jacques et Valentin)* Alors ? Voyez que j'ai raison !

Jean Jacques : *(Subjugué)* Alors là ! *(Il se sert un verre de vin et le boit d'un trait)* Moi aussi, il faut que je m'irrigue la boîte à idées, pour les éclaircir. *(A Valentin)* Je n'ai plus qu'une chose à dire... Paix à mon âme !

NOIR

SCENE 9 Valentin et Dolorès sont assis tous les deux à une table du restaurant.

Valentin : Elle m'a dit qu'il fallait que je m'attende au pire, c'est vrai, mais...

Dolorès : *(Ironique)* Et moi alors, faut que je m'attende à quoi ?... Si y' a quelqu'un qui doit être abattue, c'est moi ! Tu crois que ça me réjouit de savoir que mes jours sont comptés... Cette femme, c'est une voyante ou quoi ?

Valentin : Sans vouloir dédramatiser la nouvelle, c'est quand même le lot de tous, maman.

Dolorès : *(Ironique)* Vu comme ça, je suis rassurée.

Valentin : On vit tous en pensant qu'on est immortel, mais c'est pas raisonnable ! On n'est pas éternel, maman ! Si on prenait conscience qu'à tout moment, tout peut s'arrêter, je suis sûr que notre vie en serait changée.

Dolorès : Je te le confirme. Je viens à l'instant d'apprendre que j'avais un pied dans la tombe et déjà ma vie a changé.

Valentin : Attends, ce n'est pas forcément pour demain et puis...c'est peut-être une chance de se dire qu'un jour on va partir, c'est une chance pour prendre la vie du bon côté, non ?

Dolorès : *(Toujours ironique)* Mais bien sûr ! C'est mon jour de chance !

Valentin : Tiens, là par exemple, imagine un instant que tu disparaisses dans quarante huit heures, je suis certain que tu abordes chaque minute qui passe, d'une autre façon. Imagine... quarante huit heures... Qu'est-ce que tu fais, dis-moi, qu'est-ce que tu fais ?

Dolorès : Quarante huit heures ? Tu me caches des choses, Valentin ?

Valentin : Mais non, maman, j'aurais pu aussi bien te dire un an ou cinq heures. Alors, qu'est-ce que tu fais ?

Dolorès : Si c'est cinq heures, je te laisse faire la vaisselle. Si c'est un an, faut que j'y réfléchisse... vite, peut-être, mais faut qu' j'y réfléchisse ! *(Un temps)* Si y'a bien une chose à laquelle je ne m'attendais pas, c'est bien celle-là ! J'ai commandé des sets de table, y'a quinze jours à la Redoute ...je les attends toujours...la mort, j'ai pas passé commande, elle déjà en cours de livraison !

Valentin : Tes sets de table vont arriver, soit patiente !

Dolorès : *(Levant les bras au ciel)* Ah oui mon Dieu, faites que j'ai de la patience...mais vite ! *(Un temps)* Et comment tu vas faire tout seul ?

Valentin : Ne t'inquiète pas pour moi, je trouverai quelqu'un.

Dolorès : Quelqu'un ? Pourquoi faire ?

Valentin : Ben...euh...pour te remplacer en cuisine !

Dolorès : Et voilà, je n'ai même pas commencé à refroidir et tu parles déjà de me remplacer...

Valentin : C'est toi qui m'en parles...

Dolorès : Je t'ai demandé comment tu allais faire tout seul, j'ai pas dit avec quelqu'un...

Valentin : Tu sais très bien qu'on ne peut pas être seul sur la Table de la Cuisine.

Dolorès : Tu pourrais vendre ?

Valentin : J'en sais rien, maman... on verra !

Dolorès : On verra, on verra...tu verras... Faudra te débrouiller sans moi, Valentin... *(Un temps)* Si tu cèdes l'affaire, ne vend pas les casseroles en cuivre, c'est très pratique !

Valentin : Tu sais, le client en noir qui était seul, et bien... lui et cette femme se connaissent... Ce qui est troublant, c'est qu'ils m'ont vu tous les deux au cimetière, sur ta tombe.

Dolorès : Sur ma tombe ? Mais qu'est-ce que tu faisais sur ma tombe ?

Valentin : *(Comme un enfant penaud)* J'en sais rien maman...

Dolorès : *(Sévèrement)* Alors, tu viens sur ma tombe sans savoir pourquoi ?

Valentin : C'était sûrement pour te voir !

Dolorès : Et tu m'as vu ?

Valentin : Euh... ben... non...

Dolorès : Donc, ça ne sert à rien de venir !

Valentin : *(Voulant se justifier)* Oui, mais... je ne savais même pas que tu étais morte...

Dolorès : Et bien raison de plus !

NOIR

SCENE 10 Au salon - Jean Jacques et Bérengère

Jean Jacques : Si, si, je la trouve bizarre en ce moment, Amélie. Elle a les idées noires, vous ne trouvez pas ? Elle parle tout le temps de mort... de la mienne surtout ! Vous ne trouvez pas qu'elle est bizarre, Bérengère ?

Bérengère : Peut-être... Elle m'a dit que vous étiez... *(Elle cherche)*... comment elle a dit... un... ça finit par iste...

Jean Jacques : Un artiste ?

Bérengère : Ah non, ... un...

Jean Jacques : Un fantaisiste ?

Bérengère : Non plus...

- Jean Jacques :** Un illusionniste ?
- Bérenghère :** Mais non, ni illusionniste ni funambuliste, un... un utopiste, voilà... un utopiste.
- Jean Jacques :** Un utopiste ?... Je préfère être un utopiste qu'un fataliste. Peut-être que je rêve mais je suis un rêveur équilibriste, Bérenghère. (*Il mime*).
- Bérenghère :** Faites attention de n' pas vous casser la gueule ! C'est bien beau d'avoir la tête dans les étoiles mais...
- Jean Jacques :** C'est ma piste aux étoiles, Bérenghère !
- Bérenghère :** Amélie dit que vous faites du hors piste dans les étoiles et que c'est le cirque dans votre tête...
- Jean Jacques :** Ben voyons... c'est ça, j' suis fou... Vous savez Bérenghère, quand on ne comprend pas quelqu'un, on dit qu'il est fou... qu'il est dans son monde, un monde de fous... C'est peut-être le cirque dans ma tête, mais un jour... Ma tête, je l'aurai dans Mon cirque. Vous m'entendez, Bérenghère, un jour, je l'aurai mon cirque, je l'aurai !
- Bérenghère :** On a tous un cirque dans la tête, de toute façon... Vous voulez mon avis ? La vie, déjà, c'est l' cirque !...Chacun se fait son numéro... Moi, c' que j'en dis, c'est ce que j'en pense... Oh, (*Se dirigeant vers une chaise et la désignant*) les plantes vertes, faut les arroser, Jean Jacques ... Regardez... celle-ci, elle fatigue... On dirait que quelqu'un s'est assis dessus...
- Jean Jacques :** Vous avez raison, je n'avais pas remarqué, mais maintenant que vous le dites, c'est vrai, quelqu'un a dû s'asseoir dessus.
- Bérenghère :** Vous vous y connaissez en commode Louis XVI, Jean Jacques ? Parce que, j'ai complètement oublié de faire la vidange de la mienne... elle a beau être en merisier, elle perd de l'huile...
- Jean Jacques :** (*Surpris*) Ah bon ? ...
- Bérenghère :** Et en plus, Louis XVI est mort, non ?...Quel faux jeton !... Alors, vous vous y connaissez en commode ?
- Jean Jacques :** (*Cherchant ce que répondre*) Euh, non... non... (*Reentrant dans son jeu*) enfin si, un peu... Quand j'étais plus jeune, j'en ai élevé tout un troupeau... oui, oui... Oh, j'en avais bien une quinzaine de commodes... Des femelles surtout... Quatorze ou quinze et un mâle. Y'en avait une que j'aimais bien, c'est celle qu'avait des ailes sur le côté...mais c'était pas commode dans les ronds-points.
- Bérenghère :** Exactement, c'était pas commode. Surtout qu'entre midi et deux, souvent, le réfectoire était fermé. Le pire, c'était au soleil couchant du matin.
- Jean Jacques :** Ah oui, oui, exact !... Et ça faisait de la buée sur les lunettes.
- Bérenghère :** Ah oui, alors... surtout en fin de semaine.
- Jean Jacques :** (*Un temps*) Vous avez raison Bérenghère, la vie c'est l' cirque. On s'est égaré du sujet de départ.
- Bérenghère :** Mais je ne pars pas.
- Jean Jacques :** Je n'ai pas parlé de votre départ, Bérenghère, je disais qu'au départ on parlait d'autre chose...
- Bérenghère :** Ah oui, c'est possible...excusez-moi ! Je perds la tête...comme mon parapluie.
- Jean Jacques :** Comment ?

Bérengère : Parfois, je perds la tête et je perds aussi parfois, mon parapluie.

NOIR

SCENE 11 Amélie et Raoul sont assis au salon

Raoul : Vous savez ma fille, être ou ne pas être, est une question légitime. C'est tout à votre honneur de vous la poser.

Amélie : Epargnez-moi votre philosophie à deux balles, s'il vous plait ! Il faut m'aider Mr l'abbé, il faut m'aider ! C'est pour ça que je vous ai fait venir.

Raoul : Je ne demande que ça, ma fille... mais soyez plus clair.

Amélie : Premièrement, arrêtez de m'appeler ma fille, ça m'embrouille ! Deuxièmement, je ne peux être plus clair. Mon mari va mourir, c'est tout. Ca ne peut pas être plus clair, non ?

Raoul : C'est vrai, c'est clair, votre mari va mourir, c'est clair mais... vous ne m'avez pas dit ce qu'il avait, de quoi souffre-t-il ?

Amélie : De rien. Tout va bien, mais il va mourir... du moins, c'est prévu comme ça. Mon...mon futur ex-mari défunt va mourir... Je ne sais pas quand, je sais pas où mais je sais qu'il va mourir. C'est comme ça. C'est l'intuition féminine. Peut-être dans six mois, dans cinq ans, dans deux jours, peut-être ici, peut-être ailleurs mais ce qui est sûr, c'est qu'il va mourir et j'ai besoin d'aide, Mr l'abbé.

Raoul : C'est une bien triste nouvelle que vous m'annoncez là. J'ai bien peur que je ne puisse rien faire pour empêcher ce...

Amélie : Ce n'est pas ce que je vous demande. J'ai des remords, Mr l'abbé. Mon mari va mourir en ayant raté sa vie. On peut dire rater sa vie quand on n'a pas atteint l'objectif qu'on s'était fixé, n'est-ce pas ? Je voudrais savoir si j'y suis pour quelque chose, c'est-à-dire... est-ce que le fait qu'il ait raté sa vie, c'est en partie à cause de moi ? Il m'a proposé de partir avec lui sur les routes dans une caravane...j'ai refusé... Il voulait que je me...comment on dit déjà ? C'est comme déguise mais en mieux ?... travestisse, voilà. Il voulait que je me travestisse en Mandoline. J'ai dit non... mais... finalement, ai-je bien fait ?

Raoul : Est-ce que vous avez bien fait quoi ?

Amélie : De dire non à la caravane... Il voulait tellement être clown. Pour moi, c'est comme si c'était sa dernière volonté, vous comprenez ?

Raoul : Mais il n'est pas trop tard pour bien faire. Vous parlez comme s'il était déjà mort.

Amélie : Pour moi il est déjà mort, enfin... euh... je vous l'ai dit, ça ne saurait tarder. Je le sais, je le sens, je sais que...

Raoul : Vous savez quoi, précisément ?

Amélie : Je ne sais pas quand mais, je sais comment. Il va mourir empoisonné.

Raoul : Empoisonné ? Ah oui...vous faites bien de... de vous y prendre dès maintenant. En mettant tout de suite la police sur la piste du criminel, l'enquête aboutira plus rapidement.

Amélie : Criminel ? Quel criminel ?

Raoul : Celui qui va empoisonner votre mari.

Amélie : Mais il n'y a pas de criminel. C'est lui qui va s'empoisonner tout seul.

Raoul : C'est un suicide alors ?

Amélie : Mais non, c'est un empoisonnement... naturel. Un champignon vénéneux.

Raoul : On avance. Vous connaissez déjà l'arme du crime.

Amélie : Je vous dis que ce n'est pas un crime.

Raoul : En êtes vous sûre ?

Amélie : Dans la mesure où c'est lui qui mange le champignon croyant que c'est un champignon comestible, il s'empoisonne tout seul...

Raoul : Il s'empoisonne tout seul, admettons ! Mais vous, vous êtes où à ce moment là ?

Amélie : Alors là ?

Raoul : Ce jour là, qui a préparé à manger ?

Amélie : Mais je n'en sais rien ! Sûrement pas lui, à part se mettre les pieds sous la table, c'est tout ce qu'il savait faire...

Raoul : C'est ce que je craignais, vous n'avez pas de véritable alibi... A défaut d'être l'empoisonneuse, vous êtes la complice idéale. Au mieux, vous pouvez être inquiétée pour non assistance à personne en danger. Le seul élément qui pourrait vous disculper c'est la présence de témoins. Y a-t-il ou non des tiers qui seraient liés à votre affaire ?

Amélie : Non mais dites donc, l'abbé, vous êtes de la police ou quoi ?

Raoul : Je cherche seulement à vous aider. Je n'ai aucun doute sur votre innocence, mais pensez bien qu'on peut s'interroger. On peut très bien imaginer que le champignon en question était comestible mais qu'en préparant la cuisine, vous avez volontairement ajouté un soupçon de produit toxique.

Amélie : Un soupçon, quel soupçon ? Ah, elle est bonne celle-là ! Faites donc une autopsie docteur ! Pardon, Mr l'abbé... Voyez ce que vous me faites dire ! Je vous fais venir pour une aide et...je me retrouve quasiment mise en examen...

Raoul : Je sais...la vie nous apprend à nous remettre en question à chaque instant.

Amélie : Je n'y suis pour rien. Je veux bien être responsable de son ratage de vie mais pas de la réussite de sa mort. La responsable, c'est l'amanite.

Raoul : L'amanite ?

Amélie : Oui, l'amanite phalloïde. Vous ne le savez peut-être pas mais l'amanite, faut s'en méfier ! Elle sait se déguiser en champignon comestible pour être confondue, c'est une finaude ! Elle a une chair blanche ou parfois jaune verdâtre et on peut facilement la prendre pour... pour la russule verdoyante ou charbonnière ou même l'agaric des bois. Elle est rusée l'amanite.

Raoul : Vous êtes une vraie connaisseuse ! C'est troublant, avouez-le, qu'une vraie connaisseuse se fasse piéger à ce point.

Amélie : Mais je n'y connais rien en champignons. C'est ... c'est le serveur du resto qui m'a tout expliqué.

- Raoul :** La complicité d'un serveur n'enlève rien à votre responsabilité.
- Amélie :** Mais vous êtes fou, l'abbé ! Ce serveur tient un petit restaurant rue des Dames, avec sa mère Sur La Table de la Cuisine. Tiens, pour info, sa mère aussi va mourir.
- Raoul :** Doit-on parler de double meurtres ou de suicide collectif ? Votre histoire devient très compliquée. L'enquête s'annonce difficile. Permettez-moi de vous dire que je suis perplexe.
- Amélie :** Attendez, Mr l'abbé, vous n'allez quand même pas m'accuser et, pire encore, me dénoncer ?
- Raoul :** A qui voulez-vous que je vous dénonce, ma fille ? Je n'ai de compte à rendre à personne... sauf à Dieu... et encore, est-ce bien nécessaire ? Dieu sait tout et en temps réel et à vrai dire, le seul jugement qui compte c'est le sien. Seulement, vous ne le connaîtrez qu'en arrivant là haut... S'il vous indique la porte de gauche, c'est le paradis, la porte de droite c'est l'enfer.
- Amélie :** Ah ben il manquerait plus que ça que j'aïlle en enfer ! Si je vais en enfer, c'est une erreur judiciaire, Mr l'abbé... Vous ne me croyez pas, hein ?
- Raoul :** Je suis croyant... mais parfois, il m'arrive de croire avec modération...et je fais bien car...savez-vous, chez les hommes, quel est le péché le mieux partagé ? (*Un temps*) Le mensonge. Tout le monde ment, ma fille... et... tout le monde se ment.

NOIR

SCENE 12

Jean Jacques et Bérengère.

Jean Jacques jongle avec des balles au moment où Bérengère entre.

- Bérengère :** Est-ce que vous savez à quelle heure il s'arrête le train qui fait des claquettes dans l'évier du couloir ?... Non, parce qu'il faut être vigilant sur les prestations. Si le 3 sort, le 7 peut être à l'arrivée... Ce qui est sûr c'est que je change de monture si le bac à légumes est de retour, savez-vous s'il est de retour ?
- Jean Jacques :** (*Prenant le parapluie accroché au portemanteau*) Le bac à légumes, je n' sais pas, mais votre parapluie, lui, il est de retour (*Il le lui donne*) Faut pas le laisser traîner, Bérengère !
- Bérengère :** Ah merci... Je ne savais plus ce que j'en avais fait. C'est comme ma tête.
- Jean Jacques :** Comment ?
- Bérengère :** Comme ma tête... parfois, je perds mon parapluie et...je perds aussi parfois ma tête. C'est Azenaeur qui me guette.
- Jean Jacques :** Azenaeur ?
- Bérengère :** Oui, la maladie d'Azenaeur.
- Jean Jacques :** Bon, asseyez-vous Bérengère ! J'ai à vous parler. Je peux vous poser une question Bérengère ? (*Sans attendre la réponse*) Si vous faites le bilan de votre vie, est-ce que vous êtes satisfaite ?

- Bérengère :** Le bilan ? Faut jamais faire de bilan ! La vie, c'est comme la santé, faut jamais faire de bilan ! Tu penses que tu es en forme, tu fais un bilan de santé et hop, on te trouve un truc...
- Jean Jacques :** Y' a peut-être, quand même, des choses que vous regrettez, des trucs que vous auriez aimé faire, Bérengère ?
- Bérengère :** Non, j' ne vois pas.
- Jean Jacques :** Vous n'avez pas un rêve, quelque chose que vous auriez voulu réaliser... A votre âge, faut vous dépêcher, Bérengère ! Je n' sais pas moi, euh...faire du delta-plane, par exemple, ou...euh... partir à l'aventure... ?
- Bérengère :** A l'aventure ?
- Jean Jacques :** Oui...vous n'avez jamais été tenté par...par une aventure ?
- Bérengère :** Ah non !
- Jean Jacques :** Une aventure à bord d'une caravane, par exemple ?
- Bérengère :** A bord d'une caravane ? Ah ben ça ne m'a jamais traversé l'esprit.
- Jean Jacques :** C'est dommage, je vous aurais proposé de réaliser votre rêve.
- Bérengère :** C'est très gentil mais, jamais j'ai rêvé d'une caravane. C'est quand même drôle comme rêve !
- Jean Jacques :** Pas du tout ! Beaucoup de gens rêvent de partir en caravane, de parcourir les routes, les villages... c'est parfois un rêve inconscient, une aspiration refoulée...
- Bérengère :** Ah bon ?
- Jean Jacques :** Oui, oui...la caravane, c'est la liberté... Trop peu de gens en sont conscients.
- Bérengère :** Ah bon ?
- Jean Jacques :** Si je vous le dis !
- Bérengère :** C'est à cause de l'orage sans doute... Enfin, si vous croyez qu' ça intéresse mon frère, vous vous trompez ! Il joue plus aux échecs depuis longtemps. C'est pas plus mal, fallait voir dans quel état il laissait la balançoire... c'est triste, parce que les enfants aimaient bien les madeleines... Je n' sais pas ce quelles sont devenues...
- Jean Jacques :** C'est vrai, les enfants aiment bien les madeleines...mais votre frère, il en ferait une tête s'il apprenait que vous étiez parti en caravane.
- Bérengère :** Oui, oui, vous avez raison, l'orage y est sûrement pour quelque chose...et les brebis, faut les ramasser, la nuit peut tomber d'un moment à l'autre...
- Jean Jacques :** Elle n'est plus toute neuve mais elle est encore en très bon état...
- Bérengère :** Comment ?
- Jean Jacques :** La caravane, elle est en très bon état. Ca vous dirait de venir avec moi ?

La suite du texte est disponible auprès de l'auteur : sergetravers@wanadoo.fr